

jusqu'à trois sous. On donnait aussi des vêtements, même des souliers. Enfin chaque soir le pauvre enfant emportait au moins un kilogramme de bon pain, qui servait au souper et au déjeuner du lendemain. Et ce qu'il y a de plus touchant, c'est que ce bon cœur des enfants s'est soutenu tout le temps de la saison rigoureuse, sans faiblir un seul instant, toujours avec le même empressement et la même effusion.

Quand les jours furent devenus plus doux, ces pauvres gens reprirent à pied la route de leurs pays, emportant dans leur cœur le souvenir de l'école de Passy.

§ VIII. HUMANITÉ, DÉVOUEMENT.

Le spectacle du malheur produit par un violent incendie, la vue d'un homme assailli par les brigands, les cris d'un enfant près de périr dans les flots, enfin la présence d'un péril imminent portent une foule d'âmes généreuses à risquer leur vie pour sauver leurs semblables; ce sont là des élans de l'âme, des mouvements d'une générosité spontanée qu'on ne saurait trop louer : ils honorent la nature humaine. (LEBRUN.)

Il est des circonstances où l'homme, pour secourir ses semblables, déploie tout à coup une magnanimité, une puissance de volonté et de résolution, une élévation de sentiment inouïes. La France est tellement féconde en âmes généreuses, que, toutes les fois qu'un danger extraordinaire éclate, sur-le-champ un dévouement extraordinaire se manifeste. (B.)

Dans notre heureuse France, nous pouvons, avec une juste fierté, montrer à nos amis autant de citoyens vertueux et dévoués, que nous avons opposé d'émules à nos rivaux et de braves à nos ennemis. (SÉGUR.)

Lorsqu'on nous raconte un beau trait de dévouement, nous nous sentons vivement émus; nous éprouvons un plaisir noble et pur : nous nous sentons meilleurs. N'est-il pas évident que nous éprouverions un plaisir encore plus vif, une émotion plus forte, un bonheur plus grand, en imitant ce que nous avons admiré, et en faisant des actions semblables à celles dont le simple récit nous a si profondément émus? (B.)

MALADIES, MISÈRE.

Bétancourt.

[xvi^e siècle.]

Un religieux français, nommé Pierre de Bétancourt, étant à Guatemala, ville de l'Amérique espagnole, fut touché du

sort des esclaves qui n'avaient aucun lieu de refuge pendant leurs maladies. Ayant obtenu par aumône le don d'une chétive maison, où il tenait auparavant une école pour les pauvres, il bâtit lui-même une espèce d'infirmerie qu'il recouvrit de paille, dans le dessein d'y retirer les esclaves qui manquaient d'abri. Il ne tarda pas à rencontrer une femme nègre, estropiée, abandonnée par son maître. Aussitôt le saint religieux charge l'esclave sur ses épaules, et, tout glorieux de son fardeau, il le porte à cette méchante cabane qu'il appelait son hôpital. Il allait courant toute la ville, afin d'obtenir quelques secours pour sa négresse. Elle ne survécut pas longtemps à tant de charité; mais, en répandant ses dernières larmes, elle promit à son gardien des récompenses célestes, qu'il a sans doute obtenues.

Plusieurs riches, attendris par ses vertus, donnèrent des fonds à Bétancourt, qui vit la chaumière de la femme nègre se changer en un hôpital magnifique. Ce religieux mourut jeune; l'amour de l'humanité avait consumé son cœur. Aussitôt que le bruit de son trépas se fut répandu, les pauvres et les esclaves se précipitèrent à l'hôpital pour voir encore une fois leur bienfaiteur. Ils baisaient ses pieds, ils coupaient des morceaux de ses habits, et l'on fut obligé de mettre des gardes à son cercueil.

L'ordre du père Bétancourt lui survécut : l'Amérique entière se couvrit de ses hôpitaux, desservis par des religieux, qui prirent le nom de Bethlémites. Telle était la formule de leurs vœux : « Je fais vœu de pauvreté, de chasteté et d'hospitalité, et m'oblige de servir les pauvres malades, encore bien qu'ils soient infidèles et attaqués de maux contagieux. »

Belzunce et Roze.

L'histoire a conservé les noms du pieux Belzunce, évêque de Marseille, et du brave chevalier Roze, qui, lors de la peste qui désola cette ville en 1720 et 1721, imitèrent le zèle et le dévouement dont saint Charles Borromée avait donné un si bel exemple dans la peste de Milan. On les

voyait, au plus fort de la contagion, allant de rue en rue, portant des secours de tous genres aux malades; encourageant, par leur exemple encore plus que par leurs discours, les militaires et les magistrats qui se dévouèrent avec eux à cette œuvre héroïque. Chaque jour ils exposaient leur vie; et, par une faveur spéciale de la Providence, le fléau destructeur ne les atteignit jamais.

Le choléra à Paris.

En 1832, le choléra envahit Paris avec la rapidité de la foudre. On le voit s'abattre en même temps sur les palais et sur les plus misérables demeures, et porter la mort au sein de toute une population pâle et déjà terrassée d'épouvante.

Effrayés par le fléau, les habitants vont-ils s'isoler les uns des autres? Les malheureux seront-ils délaissés? Non: l'humanité va faire des prodiges. Animés d'un zèle aussi grand que le péril, les médecins demandent à leur art de nouveaux secrets: pour eux le jour n'a plus de repos, la nuit plus de sommeil; chaque heure, chaque moment, chaque minute sont consacrés au devoir, à la fatigue, aux dangers, et sur tous les points de la capitale des ambulances¹ s'établissent; des divers postes où s'est distribuée cette milice savante et courageuse, elle vole au premier appel de la souffrance: des pharmacies portatives la suivent au lit des malades.

Mais le nombre des malades se multiplie. Comment suffire à tout? Voici venir des auxiliaires, et quels sont-ils? les enfants des plus riches familles de Paris désertent leurs brillantes demeures et vont s'installer dans les mansardes et dans les hôpitaux. Infirmiers volontaires, semant l'or, prodiguant les soins, ils sont en permanence auprès des grabats infectés: leur zèle supplée à l'expérience, leur charité triomphe du dégoût, leur persévérance désarme la mort.

Les femmes viennent aussi réclamer leur part sublime

1. Les ambulances sont des espèces d'hôpitaux mobiles.

dans les services et dans les dangers. Les ministres de la religion semblent se multiplier pour porter partout des consolations et des secours. Jamais le zèle de l'humanité n'offrit un concours plus attendrissant, une rivalité plus héroïque.

Mademoiselle Détrimont.

Au commencement de l'année 1825, dans la commune de Saint-Remi-Bosrecourt, arrondissement de Dieppe, une maladie épidémique, contagieuse, ayant tous les caractères du typhus, s'était introduite, on ignore de quelle manière, dans une maison qu'habitait une pauvre famille, composée de onze personnes. En six jours la grand-mère et deux de ses petits-enfants avaient succombé. Un mois après la mère mourut, et deux autres de ses enfants la suivirent à sept ou huit jours d'intervalle. Jacques Vasselin, chef de cette famille infortunée, restait seul avec quatre enfants, et ils étaient tous les cinq atteints du mal qui avait déjà frappé six victimes sous leurs yeux.

Effrayés de tant de morts si promptes, et qui s'étaient succédé si rapidement, les parents, les amis, les voisins, n'osaient approcher de Vasselin et de ses enfants: abandonnés de tous, ils semblaient condamnés à périr sans espoir de secours. « Nous ne voulons pas aller chercher la mort »: telle était la réponse de tous ceux que l'autorité locale pressait de porter quelque soulagement, quelques soins à ces malheureux. M^{me} Célestine Détrimont, habitante d'une commune voisine, informée de ces faits par la voix publique, vint s'offrir au maire de Saint-Remi pour donner à cette famille infortunée les secours qui lui étaient refusés de toutes parts. Le maire accepte avec attendrissement son offre, mais il ne croit pas devoir lui cacher le danger qu'elle allait courir: « Je sais à quoi je m'expose, répondit-elle; mais je ne puis laisser périr cinq malheureux ainsi abandonnés; quand on sert Dieu et ses pauvres, on ne craint pas la mort. » Et, à peine munie de quelques préservatifs, elle alla s'enfermer dans la maison infectée, où gisaient entassés Vasselin et ses quatre enfants. Un seul de ces enfants

mourut. Par ses soins actifs et constants, M^{lle} Détrimont eut le bonheur d'arracher à une mort qui paraissait certaine, Vasselin et les trois enfants qui lui restaient. Cette belle action n'est pas un fait unique dans la vie de M^{lle} Détrimont : elle a fait beaucoup d'actions semblables, qui ne sont connues que du ciel et des infortunés qu'elle a secourus.

Madeline Saunier.

On était au plus fort de l'hiver rigoureux de 1835. Une femme bienfaisante, nommée Madeline Saunier, avait découvert, au loin dans la campagne, une femme appelée Mancel, dont la retraite ressemblait plutôt à celle d'une bête fauve qu'à l'asile d'une créature humaine. La femme Mancel, depuis longtemps malade, voyait approcher son dernier moment. Madeline, assise à son chevet, ne la quittait plus. C'était vers la fin d'une longue nuit; une neige épaisse couvrait la terre, un vent glacé soufflait et ébranlait la cabane où s'abritait tant de misère et de charité. Madeline, pour combattre le froid mortel qui se joignait à tant d'autres souffrances, avait allumé quelques morceaux de bois vert qui remplissaient la hutte de fumée, et prodiguait les dernières consolations à la malade, en proie aux convulsions de la mort, lorsque la porte, fermée seulement par une pierre qui la butait à l'intérieur, s'entr'ouvre et laisse apercevoir un loup affamé prêt à s'élaner sur Madeline, ou à disputer à la mort sa proie. Madeline, épouvantée, eût pris la fuite si elle avait été seule; loin de là, elle s'élança pour défendre le dépôt que la Providence a placé dans ses mains; elle tient ferme, repousse, contient la pierre et la porte, rassemble quelques autres obstacles, ne cesse de pousser des cris, qu'elle varie pour que l'animal féroce croie avoir affaire à plusieurs personnes à la fois. Mais ses forces vont s'épuiser. Heureusement le jour paraît et le loup s'éloigne. Quelques heures après, la femme Mancel avait cessé d'exister. Vous croyez que Madeline se tient quitte envers elle et ne songe qu'à regagner son village?... non : sa pitié envers son semblable ne

lui permet pas d'abandonner ainsi les restes de cette créature dont elle avait longtemps soulagé les souffrances et tout à l'heure encore défendu, au péril de sa vie, les derniers moments. Elle frémit à l'idée du loup revenant dans la chaumière; elle court chez le paysan le plus voisin, et le supplie de permettre qu'elle dépose chez lui la dépouille de la pauvre femme. Sa prière est exaucée; et, sa mission providentielle enfin accomplie, elle tombe à genoux et remercie Dieu d'avoir béni ses efforts. Qu'on juge de l'émotion qu'elle éprouva, lorsqu'elle apprit que l'animal contre lequel elle avait héroïquement lutté était revenu la nuit suivante, et que ses pas, imprimés sur la neige et dans la cabane, lui prouvèrent jusqu'à quel point son courage était récompensé!

Jeanne Jugan.

Née à Cancale, Jeanne Jugan vint chercher à se placer comme servante, il y a plus de vingt-cinq ans, dans une petite ville de l'arrondissement de Saint-Malo, Saint-Servan.

Elle entra en dernier lieu dans une maison où l'on peut dire qu'elle était à l'école des bonnes œuvres. Sa maîtresse étant venue à mourir, Jeanne résolut de la remplacer dans l'exercice de la bienfaisance.

Or voici ce que cette résolution, cette sorte de vœu, a produit.

Une vieille aveugle, infirme et dans la misère, venait de perdre sa compagne, son unique soutien, une sœur âgée et dans la misère comme elle. L'hiver de 1839 allait commencer. Comment une aveugle se passerait-elle d'un appui? où celle-ci trouvera-t-elle le sien? Jeanne Jugan la fait transporter dans sa demeure. La voilà avec quelqu'un à nourrir et à soigner.

Une servante s'était dévouée à ses maîtres; elle les avait servis d'abord fidèlement dans la prospérité, puis sans gages dans la détresse, puis en les nourrissant des fruits de son labeur et de ses propres épargnes. L'âge, les infirmités, l'incapacité du travail, enfin l'isolement, étaient venus pour elle-même; ses maîtres étaient morts, elle était sans abri:

Jeanne Jugan l'emène encore chez elle ; elles seront trois. La maison est petite, les ressources aussi, la Providence y pourvoira.

D'autres malheureux viennent frapper à la porte de cette pauvre demeure, devenue comme une maison d'asile. Les vieillards abandonnés sont nombreux à Saint-Servan : c'est une population de marins ; les flots et les fatigues d'un rude métier emportent brusquement l'homme fort de la famille, celui dont le travail fournit aux besoins de tous. Lui mort, les enfants, les vieux parents restent sans ressources. Jeanne veut bien leur venir en aide, mais il faudra lui chercher une maison plus grande : elle trouve cette maison, elle la loue, elle déménage avec ses pauvres, elle s'y installe ; un mois après la maison est pleine : douze pauvres gens y ont un abri.

Alors on en parle dans la ville, dans les familles aisées ; on va voir ; on admire l'ordre et les soins, et les moyens ingénieux qui servent à une femme dénuée de tout bien, à nourrir, à entretenir, à tenir content tout son monde. On veut s'unir à cette bonne œuvre : une maison plus spacieuse est acquise, on la cède à Jeanne, mais on l'avertit bien : c'est tout ce qu'on fera, on ne peut contribuer à la dépense ; qu'elle y prenne garde, c'est elle seule que cette dépense regarde ; qu'elle ne multiplie pas trop son personnel. « Donnez, donnez la maison, dit-elle, si Dieu la remplit, Dieu ne l'abandonnera pas. »

Bientôt, au lieu de douze pauvres, elle en a vingt : et aujourd'hui elle compte autour d'elle une famille de soixante-cinq malheureux des deux sexes, tous vieux ou infirmes, ou atteints de maux incurables, tous arrachés à la misère dans leurs greniers, ou à la honte de mendier dans les rues, ou soustraits aux vices que le vagabondage traîne après lui.

Excitées par son exemple, trois personnes sont venues se joindre à Jeanne pour le service, vouées à toutes les occupations de l'intérieur. Le travail est organisé dans la maison, volontairement, selon l'aptitude et les facultés de chacun ; un médecin y visite gratuitement les malades : il

y a établi une petite pharmacie : en un mot, Jeanne Jugan a doté d'un véritable *hospice* la ville de Saint-Servan !

Le plus grand nombre des hospices a été formé par des communes ou par l'État. D'autres établissements du même genre l'ont été par des hommes riches, par des dispositions testamentaires, par des appels à la bienfaisance : l'hospice de Saint-Servan a été fondé par une pauvre servante, qui n'avait pour richesse que sa charité.

Comment est-il possible que Jeanne suffise aux dépenses d'une telle maison ? La Providence est grande. Jeanne est infatigable, Jeanne est éloquente, Jeanne a les prières, Jeanne a les larmes, Jeanne a le travail, Jeanne a son panier, qu'elle emporte sans cesse à son bras, et qu'elle rapporte toujours plein.

INONDATIONS, NAUFRAGES.

Dercy.

[XIX^e siècle.]

Au commencement d'un hiver rigoureux, les environs d'un village furent affligés d'un grand désastre. A la suite de pluies abondantes, toutes les rivières avaient débordé, plusieurs écluses du canal avaient été rompues. L'inondation avait déjà gagné les premières maisons ; on tremblait pour les habitants d'un moulin situé à trois cents pas du village. Le meunier et son garçon étaient absents ; la femme était restée seule avec deux enfants en bas âge. On arrivait à ce moulin par une chaussée qui s'élevait entre le canal et une prairie. Dès la veille, la prairie était submergée ; au point du jour, on vit avec effroi la chaussée déjà couverte de quinze centimètres d'eau.

Georges Dercy, jeune propriétaire d'une ferme voisine, avait travaillé toute la nuit avec des gens du pays, tant à élever à la hâte quelques digues, qu'à ouvrir des écoulements aux eaux. Quel fut son effroi, quand il vit le danger qui menaçait cette pauvre famille ? Les eaux grossissaient presque à vue d'œil : point de bateau ; un seul, ordinaire-



Inondations.

ment attaché près du moulin, avait été emporté par le courant. Tout à coup, parmi le groupe des habitants rassemblés dans la partie de la rue qui n'était pas encore inondée, un homme à cheval vint à passer. Georges jette un coup d'œil sur l'eau qui couvre la chaussée, puis s'approchant du voyageur : « Monsieur, lui dit-il poliment, descendez de cheval, je vous prie. — Comment ! que je descende ? — A l'instant. » Le jeune homme avait dans ce moment un ton si impératif, que le voyageur, tout étourdi, met pied à terre ; Georges saute en selle, et enfile au grand trot la chaussée. « Mon fils ! mon fils, lui criait sa mère. — N'ayez pas peur, ma mère, il n'y a pas de danger. » On le voit arriver au pied du moulin ; la pauvre femme passe une corde sous les aisselles d'un de ses enfants, elle attache l'autre à un drap ; Georges, debout sur la selle, les reçoit tous les deux, les place devant lui et part, en promettant à leur mère qu'il va revenir. C'est la vieille Mme Dercy qui prend les deux enfants des mains de son fils. Pour cette fois, tremblante, éperdue, elle n'ose plus l'arrêter ; elle sait qu'elle l'essayerait en vain, qu'il ne l'écouterait pas ; elle sent qu'il n'y a pas un moment à perdre. Georges retourne chercher la mère. A ce second voyage, le cheval avait de l'eau jusqu'au poitrail, il semblait nager. Grâce au ciel, ce second voyage s'exécuta aussi heureusement que le premier. C'est la mère de Georges qui remet à l'autre mère ses deux enfants.

Georges avait été reçu aux acclamations de tous les habitants ; il reconduit le cheval au voyageur. Celui-ci s'était écrié : « Ce jeune homme-là est-il fou ? Il va noyer mon cheval ! il va se noyer ! » Ensuite, reprenant son cheval, il dit à Georges : « Monsieur, vous êtes un brave ! mais j'ai eu bien peur pour vous ; jugez donc d'un côté le canal, et de l'autre trois mètres d'eau dans la prairie. — Oui, reprit Georges, mais un à peine sur la chaussée, et je la connais si bien ! Je m'y promène si souvent ! et, d'ailleurs je sais nager ; je n'ai donc pas de mérite : mais j'aurais éprouvé bien du regret si, après avoir sauvé les enfants, je n'étais parvenu à leur conserver leur mère. »

Antoine Dejean et ses compagnons.

L'Aveyron¹ longe la petite et jolie plaine du Riol. Le village du Riol-Bas, composé de dix-huit familles, situé dans cette plaine, à deux cents mètres de la rivière, commença, dès le mois de février, à être envahi par l'inondation. Les habitants, accoutumés à de pareilles visites, conduisirent leurs bestiaux aux villages voisins, étayèrent leurs caves et se renfermèrent dans leurs maisons. Pendant toute la journée, l'eau ne discontinua pas de grossir ; mais dans la nuit l'inondation fut effroyable. Une immense quantité de grosses pièces de bois étaient charriées dans les rues du village, et donnaient des secousses terribles aux maisons : deux s'écroulèrent avant la fin de la nuit. Le bruit de leur chute, mêlé à celui des eaux qui roulaient au dehors et au dedans des habitations, portait la consternation dans le cœur des habitants. Chaque famille tremblait d'être ensevelie sous les décombres de son toit. Enfin le jour paraît ; mais ce n'est que pour montrer à ces malheureux toute l'horreur de leur position... L'inondation allait toujours croissant, et la pluie tombait sans cesse par torrents. Les habitants d'un village voisin s'empressaient pour porter des secours, mais ils sont arrêtés à une distance énorme ; à peine peuvent-ils faire parvenir quelques paroles de consolation et d'encouragement, car la seule barque qui se trouve habituellement dans le voisinage est ensevelie sous les eaux. Cependant, au bruit des flots se mêlent des gémissements, des cris de détresse. On voit aux croisées et sur les toits les familles groupées, lever leurs mains au ciel... Les mères embrassent leurs enfants, les mouillent de larmes de douleur et d'angoisse : « Implorons tous ensemble la miséricorde de Dieu, s'écrient-elles en sanglotant, car nous allons tous périr s'il n'a compassion de nous ! » Témoins de ce douloureux spectacle, les gens du village voisin conçoivent l'heureuse idée d'aller aux Ardourels, bourg éloigné de

1. Rivière impétueuse qui se jette dans le Tarn, entre Montauban et Moissac ; elle donne son nom à un département formé de l'ancien Rouergue.

trois quarts de lieue, en longeant la rivière, s'informer si l'on a pu sauver quelques bateaux. On arrive dans ce bourg ; on voit une gabarre qui flotte bien avant sur l'eau, au bord d'un tertre fort élevé qui domine le lit de l'effroyable rivière. Qui ira au milieu des torrents prendre ce bateau ? l'un ne sait pas nager, l'autre craint d'être englouti. « Quatre-vingts personnes auront peut-être péri ce soir, si nous n'allons à leur secours !... — Il faut y voler, » s'écrie le jeune Antoine Dejean, propriétaire de la gabarre ; et, se confiant en la Providence, il se jette à l'eau, arrive au bateau, le détache et l'emmène au bord. Il était impossible de le conduire par eau jusqu'au lieu de désolation : on le place sur une charrette, et l'on arrive bientôt au Riol-Haut, distant de six cents mètres environ du village inondé. Aussitôt la gabarre est lancée à l'eau ; Dejean la conduit, accompagné de deux braves, tous trois munis de perches et de petites rames. Ces trois personnes, aussi habiles que courageuses, affrontent les plus grands dangers. A la rapidité avec laquelle ils courent sur les haies et les murailles dont est parsemée la plaine submergée, on connaît, on sent la généreuse humanité qui les anime. Tous les spectateurs font des vœux pour la réussite de leur dangereux projet. Déjà on aperçoit à peine au milieu de l'eau la fugitive nacelle... ; bientôt elle vogue sur la place du village consterné. A sa vue, les pleurs et les cris redoublent, mais ce sont des cris d'espérance, des larmes de joie. Les pilotes sauveurs se dirigent vers les maisons qui courent le plus grand danger. Ils sauvent les uns après les autres tous les habitants de ce village submergé. Cependant des maisons tombaient d'intervalle en intervalle. A l'arrivée de la nuit, le malheureux village était détruit, mais entièrement évacué. Les voisins donnèrent l'hospitalité aux émigrants, et l'on n'eut à déplorer la perte de personne.

Gilbert Bellard.

Gilbert Bellard est un de ces vieux soldats de la France qui ont puisé sous les drapeaux de nobles inspirations.

Après le licenciement de 1815, la commune d'Artonne, dans le département du Puy-de-Dôme, le choisit pour garde champêtre; et, dès ce moment, Bellard sembla ne plus vivre que pour ses concitoyens.

Le 25 juillet, tandis que les cultivateurs d'Artonne et de Saint-Myon sont retenus au dehors par les travaux de la moisson, un orage épouvantable les surprend; une énorme trombe d'eau, s'abattant subitement, leur coupe toute retraite; la pluie, la grêle, poussées par un vent furieux, font déborder la rivière de Morge. Les propriétaires des usines établies sur cette rivière paraissent d'abord les plus menacés, et déjà Bellard est au milieu d'eux.

Mais il les quitte bientôt: de plus grands dangers le réclament. Toutes les populations voisines sont accourues, et la terreur les glace. Sur un très-petit espace que les eaux vont infailliblement envahir, cinq malheureux se sont réfugiés, et attendent une mort dont il semble qu'aucun secours humain ne puisse les préserver, car d'énormes troncs d'arbres, roulés par les eaux, se pressent, se heurtent, et rendent au plus habile nageur l'abord impraticable. Les cris de détresse de ces infortunés, les déchirantes supplications de leurs familles, portent la consternation à son comble. Leur pasteur désolé prie, et gémit en les bénissant.

Enfin Bellard arrive; il voit, il comprend. Alors, s'adressant à ses concitoyens: « Je sais, leur dit-il, à quoi je m'expose; si je péris, je vous lègue ma femme et mes quatre enfants. »

Aussitôt il plonge, et commence une lutte affreuse, car il ne peut ramener chacun de ces infortunés que l'un après l'autre, et n'arrive, prêt à succomber sous le poids de celui qu'il sauve, que pour songer à ceux qui restent, renouvelant pour chacun d'eux tout ce que le plus intrépide courage peut inspirer de plus héroïque.

Les cris d'admiration des populations entières, les larmes de reconnaissance des mères et des enfants le soutinrent sans doute, car, après six heures d'affreux périls, tous furent sauvés, tous furent rendus à leurs familles.

Paillette.

Paillette, revenu dans ses foyers après vingt-trois ans de service, semble avoir été placé comme une puissance conservatrice dans le voisinage du bassin de la Villette¹, théâtre des nombreux actes de son intrépide dévouement. Nageur habile, dès qu'il est instruit des dangers d'un de ses semblables, il se hâte de voler à son secours. Tantôt ce sont des enfants imprudents, tantôt des femmes au désespoir, des hommes malheureux et sans ressource qu'il retire de l'eau où les allait engloutir, soit le hasard, soit leur volonté. Ces traits, qui lui sont familiers, remontent jusqu'à son enfance. Un jour il sauva trois personnes, parmi lesquelles il s'en trouvait une qui, loin de rendre grâce à son libérateur, l'accabla d'injures. A la Villette, un charretier, jeté dans le bassin par des hommes qui l'avaient volé, fut ramené sain et sauf sur le bord par le brave Paillette averti de son danger. Une jeune femme, à la suite d'une violente querelle avec son mari, se précipite au fond de l'eau: Paillette l'y suit, la saisit au moment où elle va disparaître, la rend à la vie, à la raison, à son époux. Deux couvreurs, pris de vin, s'égarent dans leur route et tombent, la nuit, sur la glace, qui se rompt, s'ouvre et les engloutit: ils périssaient sans le secours de Paillette. Un infortuné, poussé par les conseils de la misère, allait chercher au fond des flots la fin d'une vie de dénûment: il doit l'existence à Paillette, qui l'héberge ensuite, lui donne à manger et lui laisse deux francs, somme insignifiante pour le riche, capital précieux pour le pauvre. C'est ainsi que dans l'espace de quelques années Paillette a sauvé plus de soixante personnes au péril de sa vie.

Le jour, la nuit, l'été, l'hiver, il est prêt: ses actes de dévouement n'auront de terme qu'avec son existence. Il s'est fait, pour ainsi dire, l'esclave de sa vertu: il appartient à quiconque est en danger. On vient le réveiller sans cesse pour les asphyxiés ou pour les blessés dont sa maison

1. Commune réunie à Paris depuis 1860: les canaux Saint-Martin et Saint-

Denis prennent naissance dans ce beau bassin, alimenté par le canal de l'Oureq.